

A photograph showing a person from behind, wading through a flooded street. The person is carrying a large, dark suitcase on their head. The water is murky and reflects the surrounding buildings. In the background, there are several multi-story buildings, some with balconies, and a few other people can be seen further down the street. The sky is overcast.

**PERTES ET DOMMAGES CLIMATIQUES AU SENEGAL: ENTRE LES
CRUES DU FLEUVE SENEGAL, LA SOIF SILENCIEUSE DES BEDIKS
DE KEDOUGOU, LA SALINISATION DES SOLS ET LES REFUGIER
CLIMATIQUE**

By Abou KA

INTRODUCTION

Au Sénégal, les changements climatiques ne sont plus une théorie. Ils ont un visage. Ils ont une voix. Ils ont des histoires. J'ai vu plusieurs visages de cette crise. Je me souviens encore d'une histoire : un champ de riz entièrement recouvert d'eau. Mais sous cette eau se trouvaient des mois de travail, des graines plantées avec espoir et les rêves d'une famille ; l'agriculteur regardait ce qui restait de sa récolte. Après quelques minutes, il murmura simplement : "Tout est parti."

L'histoire varie en fonction de la zone : dans les montagnes de Kédougou, chez les Bediks, j'ai vu des communautés vivre avec la soif ; dans le bassin arachidier, j'ai vu la terre devenir salée et stérile et à Khar Yalla, j'ai rencontré des familles qui ont dû quitter leur terre, devenant des réfugiés climatiques dans leur propre pays.



QUAND LE FLEUVE SENEGAL QUITTE SON LIT MINEUR POUR S'ETENDRE DANS LE LIT MAJEUR (UNE ZONE INONDABLE) :

Le fleuve Sénégal a toujours été considéré comme une bénédiction. Il est à la fois une source d'irrigation pour la culture du riz, une source de pêche artisanale et accompagne la vie des communautés qui habitent ses rives depuis des générations. Mais ces deux dernières années, ce fleuve semble avoir changé de visage. Pendant la saison des pluies, l'eau monte de plus en plus vite. Les crues deviennent imprévisibles et violentes. En 2024, les crues du fleuve Sénégal ont affecté environ 55 600 personnes dans plusieurs régions du nord du pays, notamment à Matam, Saint-Louis et Bakel. Des centaines de maisons ont été inondées, et plus de 1 000 hectares de cultures ont été détruits. Mais derrière ces chiffres, il y a des histoires. En quelques jours seulement, des mois de travail avaient disparu. Dans certains villages, les habitants ont dû quitter leurs maisons pour s'installer temporairement sur

des zones plus élevées. Des familles entières ont dormi dans des écoles ou chez des proches. Les pertes ne sont pas seulement agricoles. Elles sont aussi humaines. Les enfants ne peuvent plus aller à l'école lorsque les routes sont submergées. Les centres de santé deviennent difficiles d'accès. Les animaux d'élevage meurent parfois faute d'abri. Certaines estimations parlent de plus de **38 milliards de FCFA** de pertes agricoles dans la vallée. Mais ce qui frappe le plus, c'est le sentiment d'incertitude. Les populations savent que ces phénomènes deviennent plus fréquents. Et elles se demandent simplement : "Quand cela va-t-il s'arrêter ?" Si certaines zones font face à un excès d'eau, d'autres régions du pays subissent une réalité opposée, marquée par une pénurie croissante des ressources hydriques, comme c'est le cas à Kédougou.

CHEZ LES BEDIKS DE KEDOUGOU : LA QUETE DE L'EAU :

À plus de **700 kilomètres** de la vallée du fleuve Sénégal, dans les montagnes de Bandafassi, une autre réalité se vit. Ici, **l'eau ne détruit pas les villages. Elle manque**. Les Bédiks, une petite communauté vivant dans les collines de la région de Kédougou, habitent des villages perchés sur des montagnes. Ces villages, comme Ethiolo, sont magnifiques mais très isolés. Ici, les puits deviennent insuffisants pour répondre aux besoins des populations. Par conséquent, les femmes et les jeunes filles marchent plusieurs kilomètres chaque jour pour trouver de l'eau. Ce trajet peut prendre deux à trois heures. Imaginez commencer chaque journée par une marche longue et fatigante simplement pour remplir un bidon d'eau. Cette situation a des conséquences profondes : certaines filles abandonnent l'école ; les activités agricoles deviennent difficiles ; les maladies liées à l'eau augmentent. Dans la région de Kédougou, seulement **72 %** de la population a accès à une source d'eau améliorée, et l'accès à l'assainissement reste encore très faible. Au-delà des problématiques liées à la disponibilité de l'eau, les changements climatiques affectent également la qualité des sols, notamment à travers le phénomène de salinisation dans le bassin arachidier.



LE BASSIN ARACHIDIER : QUAND LA TERRE DEVIENT SALEE :

Dans le bassin arachidier, qui couvre des régions comme Fatick, Kaolack, Diourbel et Kaffrine, une autre forme de perte se produit. Elle est moins visible, mais tout aussi dramatique. La terre devient salée. La montée du niveau de la mer, combinée à la diminution des pluies et à la dégradation des sols, provoque une salinisation progressive des terres agricoles. Dans certaines zones, les champs qui produisaient autrefois de l'arachide, du mil ou du sorgho deviennent progressivement infertiles. Les paysans observent un phénomène inquiétant : les plantes poussent mal, les récoltes diminuent et parfois rien ne pousse du tout. Selon certaines estimations, des milliers d'hectares de terres agricoles sont aujourd'hui affectés par la salinisation dans le bassin arachidier. Un agriculteur de la région de Fatick m'a expliqué : "Avant, la terre nourrissait nos enfants. Aujourd'hui, elle devient blanche et dure." Cette blancheur est le sel qui remonte à la surface. Petit à petit, la terre perd sa fertilité. Ces transformations environnementales ont des conséquences humaines profondes, allant jusqu'à provoquer des déplacements forcés de populations, illustrés par la situation des communautés de Khar Yalla.



KHAR YALLA : LES REFUGIES CLIMATIQUES DU SENEGAL :

À quelques kilomètres du centre de Dakar, un quartier raconte silencieusement l'histoire de milliers de Sénégalais déplacés par les changements climatiques. Ce quartier s'appelle Khar Yalla. Derrière ses ruelles sableuses et ses maisons construites à la hâte se cache une réalité peu racontée : celle des réfugiés climatiques de l'érosion côtière de Saint Louis.

Une mer qui avance, des villages qui disparaissent. Depuis plusieurs décennies, l'érosion côtière ronge progressivement la côte de la Langue de Barbarie, dans la ville historique de Saint-Louis. La montée du niveau de la mer et les tempêtes plus fréquentes ont détruit des centaines de maisons, emporté des écoles, des mosquées et des souvenirs de générations entières. Le phénomène s'est aggravé après l'ouverture de la brèche sur la Langue de Barbarie en 2003, un événement qui a profondément

transformé la dynamique des eaux entre l'océan et le fleuve Sénégal. Ce qui devait être une solution temporaire pour prévenir les inondations est devenu l'un des facteurs accélérant l'érosion. Chaque année, la mer grignote plusieurs mètres de terre. Les pêcheurs voient leurs maisons englouties et leurs lieux de vie disparaître. Pour beaucoup, la seule option reste de partir.

C'est ainsi que plusieurs familles ont quitté leurs villages côtiers pour chercher refuge ailleurs. Certaines se sont installées à Khar Yalla, un village devenu malgré lui un lieu d'accueil pour ces déplacés climatiques. Ces familles arrivent souvent sans ressources, après avoir perdu leurs maisons, leurs pirogues ou leurs activités économiques. À Khar Yalla, elles reconstruisent leur vie avec les moyens du bord : petites habitations en tôle, activités informelles, solidarité communautaire.



Mais l'exil climatique ne se limite pas à la perte matérielle. Il s'accompagne d'un choc social et culturel. Des communautés de pêcheurs habituées à vivre au rythme de l'océan doivent s'adapter à la vie urbaine, loin de leur environnement d'origine.

L'ensemble de ces exemples met en évidence la diversité et la gravité des impacts climatiques au Sénégal, appelant à des réponses urgentes, intégrées et adaptées aux réalités locales.

CONCLUSION

Des crues du fleuve Sénégal à la soif des villages Bédiks de Kédougou, en passant par la salinisation des terres du bassin arachidier et les déplacements forcés des familles de Khar Yalla, une même réalité s'impose : les changements climatiques ne constituent plus une menace lointaine pour le Sénégal. Ils sont déjà à l'œuvre, et leurs conséquences se traduisent par des pertes et des dommages bien réels.

Cependant, au-delà des chiffres et des rapports, ce sont avant tout des vies humaines qui sont bouleversées.

Ce sont des agriculteurs dont les champs disparaissent sous les eaux, des femmes contraintes de parcourir de longues distances pour accéder à l'eau, des terres autrefois fertiles devenues improductives sous l'effet de la salinisation, et des familles forcées de quitter leur village à la recherche de conditions de vie plus viables.

Face à cette réalité, ces communautés ne demandent pas uniquement de l'assistance : elles revendiquent d'être écoutées. Car elles portent en elles des savoirs, des pratiques et des capacités d'adaptation qui constituent des leviers essentiels pour faire face à la crise climatique.

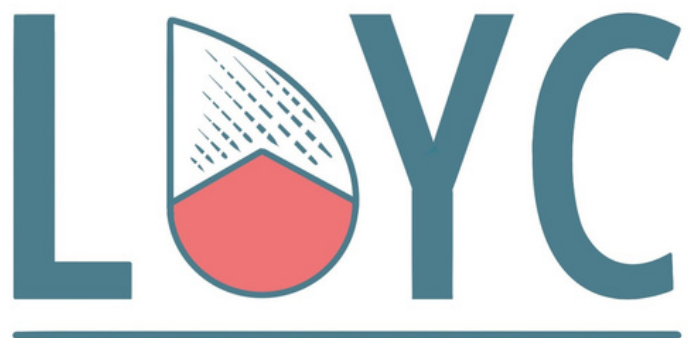


Ainsi, parler des pertes et dommages climatiques au Sénégal, c'est poser une question fondamentale de justice. Une justice envers des populations rurales qui subissent de manière disproportionnée une crise à laquelle elles ont très peu contribué. Une justice envers des territoires qui luttent chaque jour pour préserver leurs moyens de subsistance, leur identité et leur dignité.

Dans ce contexte, la reconnaissance internationale des pertes et dommages, notamment dans les négociations climatiques mondiales, apparaît comme une étape essentielle pour garantir des mécanismes de financement justes, adaptés et accessibles aux communautés les plus vulnérables.

A story collected by Abou KA

Published in collaboration with



Loss and Damage Youth Coalition